

L’homme incliné

SÉBASTIEN MEIER

Aire d’autoroute presque déserte. Ciel gris et nuages bas. Elle fume, appuyée sur le capot de sa voiture. Les Alpes disparaissent dans la brume accrochée aux sapins. La tôle est chaude. L’engin émet un cliquetis fatigué. Elle roule depuis plus de quatre heures. Sur le siège passager, les restes d’un sandwich qu’elle a voulu réconfortant. Pain mou, moutarde, jambon, elle espérait du goût, une matière moelleuse et satisfaisante qui emplisse sa bouche. Mais rien. Elle a rincé avec de l’eau gazeuse. Elle a l’estomac gonflé. Envie de vomir. Les voitures filent devant elle dans un sifflement ponctué par le cri des camions lancés à 120 kilomètres/heure. C’est plus fort qu’elle, un vague souvenir ressurgit: école, maîtresse enthousiaste, Nicolas Bouvier et ses grosses phrases. Le voyage qui défait. Foutaises, le voyage ne défera rien. Elle écrase le mégot sous son talon, reprend place derrière le volant. Le rétroviseur s’acharne à refléter une image qui n’est pas encore la sienne. Cheveux noirs. Dans la boîte à gants, son nouveau passeport. Elle aimerait appeler son frère, sa sœur, parler à son neveu, elle aimerait retrouver les lieux aimés. Mais c’est terminé, tout ça. Elle a décidé de disparaître. Pourquoi? N’aurait-il pas mieux valu mourir? Faire front et puis crever – comme *lui*. Elle a fui, sauvé sa vie. C’est absurde. «Sa» vie. C’en est une autre qui l’attend, derrière les montagnes – vert bouteille, gris sombre, crachin, humidité sale d’un hiver qui, ici, ne lâche pas prise. Elle remet le contact, le moteur toussote, ce tas de ferraille prêté par la vieille ne fera pas long feu. Mais pourquoi s’inquiéter? La destination est floue, aléatoire, le hasard, la vie, qu’importe, elle finira bien par échouer sur une rive qui n’a encore ni couleur, ni odeur. Elle voudrait le silence, la neutralité d’une terre désertée par les hommes. Elle voudrait reconstruire autour du vide, vite. Elle voudrait bâtir des ponts, des routes, filer en ligne droite, lancer le présent à la vitesse des camions, que demain soit déjà aujourd’hui. Mais tout n’est que sphère, elle tourne en rond, fuit puis revient, s’éloigne sans cesse et sans succès. La voiture accélère, les buses crachent un air chaud insuffisant. Le froid se glisse à travers les vitres embuées. La radio toussote un vieux son impuissant. Ligne blanche. Un semi-remorque devant, un autre derrière. L’envie de donner un brusque coup de volant, briser la glissière de sécurité, et fondre dans un précipice, un ravin, une oubliette. Avenir et espoir ne se complètent plus. Mais la voiture continue le long de la ligne blanche. Et elle, elle ausculte sa douleur informe, n’essaie même pas de l’apprivoiser.

Elle traverse le long boyau le regard hypnotisé par les feux arrière du coupé sport qui la précède. Les essuie-glaces balaient des gouttelettes microscopiques. Toutes les cinq secondes, l’horizon est net, avant de se brouiller à nouveau. Elle n’a pas remarqué, mais la radio ne capte plus et émet un grésillement gras. Les détonations résonnent encore dans son crâne, sourdes, étouffées, comme si elle avait un oreiller sur la tête, maintenu par une main ferme. Le craquement discret de la poutraison rongée par les flammes. La silhouette de l’homme incliné bientôt brisé. Les sentiments sont redevenus rudimentaires. Face à l’horreur, il n’est plus possible d’être nuancée. Les ombres sur son visage défilent au rythme des phares allant en sens inverse.

Le gris l’attend à la sortie du Gothard. Elle aurait voulu que ce soit une barrière infranchissable. Mais il n’y aura même pas de douane. Personne pour confirmer qu’elle est quelqu’un d’autre. Les routes n’ont pas de fin, sinon l’abîme. L’extrême éloignement. Sa terre est restée plate, elle s’arrête quelque part, abrupte. Un jour elle tombera, la voiture avec, sans brusque coup de volant. Elle sera aspirée par un autre monde dont elle ignore tout, qui ne fera plus écho à ce qu’elle fut, lui dictera une nouvelle réalité. Elle devra alors tout oublier. Elle ne sera plus que matière, traversée par de nouveaux ordres. Elle devra obéir, accepter, renoncer à tout ce qu’elle a cru savoir, tout ce qu’elle a espéré être. Elle a quitté sa propre histoire.

À la nuit tombée, elle s’arrête sur une autre aire, parfaitement identique à la première. Dans la voiture d’à côté, une intense activité sexuelle. Entre les camions immobiles, certains boivent des bières et rient dans des langues qu’elle ne comprend pas. Voix rauques. De l’autre côté du parking, sur un panneau surélevé, elle lit une destination. Bohême, 850 km. Lorsqu’elle claque la portière, elle provoque une brève paralysie dans le baisodrome d’à côté, comme des lièvres pris dans le faisceau des phares. Elle entre dans le restoroute crade. Au bar, deux hommes massifs trinquent à leur solitude, un barman fatigué se cure les dents devant une rediffusion du Manchester-Real. Elle commande un café. Le serveur la lorgne, clins d’œil, elle baisse les yeux, boit en silence, ne peut s’empêcher de repérer les caméras de vidéosurveillance, repart, trouve des toilettes puantes. Elle urine en se tenant aussi éloignée que possible de la cuvette, en met partout. Un peu plus un peu moins, pas grave. Il est presque minuit. Les femmes de ménage suivent des cireuses lustreuses énormes au vrombissement mou. Au kiosque, elle trouve un guide de Bohême. Rien à voir avec le royaume dissout en 1806 et intégré à l’Empire autrichien, ni avec la région homonyme. C’est un pays. En couverture, un lac gigantesque, lumineux, entouré de vertigineux pics rocheux. Elle croirait voir le Léman. Elle s’empare d’un plaid fabriqué en Chine, paie cash. Le vendeur grogne devant le billet de cinquante francs suisses, hésite, puis accepte, rend la monnaie en euros.

Le parking est silencieux. Les routiers cuvent. Les lièvres fument sur le capot de leur voiture dans un silence rasasié et complice. Elle ne parvient pas à dormir. Le café acide remonte le long de son œsophage. Elle se recroqueville sur la banquette arrière et remonte la couverture jusqu’au front. Elle déteste sentir l’humidité fétide de sa propre respiration, mais être aveugle est devenu vital. Il faudrait rester dans cette position pendant des jours et attendre qu’une idée neuve jaillisse. Un objectif. Elle ne peut pourtant pas penser trop loin. Aller en Bohême, déjà. La capitale. Volia, trouver un hôtel, donner son nouveau nom à la réception, fuir les questions *ah vous êtes suisse? Quel beau pays!*, se doucher, se coiffer, renouveler le rituel de la teinture noire sur ses cheveux. Puis marcher. Trouver une forêt qui ne ressemble en rien à une forêt jurassienne et, méthodiquement, effacer toutes les empreintes laissées par son ancienne vie. Et après? Ouvrir un café avec l’argent donné par la vieille, servir des tartes aux pommes et discuter avec les clients. Ne plus jamais espérer autre chose que cette vie sans ambition. Tomber amoureuse par hasard. Apprendre à faire semblant. Prétendre que le corps n’est plus le même, que les stigmates ont disparu. Puis mentir. Sous sa couverture, elle s’invente un lieu de naissance, des parents morts – un accident de voiture, comme dans les romans de gare. Des moteurs vibrent. Le jour se lèvera bientôt, les routiers relancent leurs bahuts, encore bourrés de la veille et les yeux cernés. Elle retire doucement le plaid crissant d’électricité statique, les yeux secs et la bouche pâteuse, se redresse, craque. Pourquoi le corps ne lâche-t-il jamais dans les véritables moments de cruauté? Qu’on l’évacue en hélicoptère, qu’on découvre la supercherie: elle n’a ni origine, ni caisse maladie, ni adresse, elle n’est que du vent, qu’une maigre prétention à la disparition. Police, ADN, vous êtes coupable, c’est bien vous, votre passeport est un faux: suivez-nous. Cellule, procès, presse déchaînée, prison, injustice évidemment. Mais le corps tient, dans une tension irréaliste. Elle met le contact et retrouve la route. Bohême, 850 km.

bio

Né à Morges en 1988, Sébastien Meier fonde la maison d’édition Paulette à l’âge de 22 ans et publie une quinzaine d’ouvrages en trois ans, avant de transmettre les rênes à Noémi Schaub et Guy Chevalley, membres de l’AJAR (Association de jeunes auteur.es romandes et romands), tout comme lui.

Il a cofondé le collectif des arts de la scène Fin de Moi, avec lequel il signe deux mises en scène, et s’est investi quelques temps au sein du bimensuel *La Cité*.

Il a signé deux romans policiers, *Le Nom du père* et *Les Ombres du méfis*, qui creusent les dessous peu reluisants d’une Suisse à la façade parfaite. L’enquête y est menée par Paul Bréguet, ancien inspecteur de police dont la vie privée est en plein bouleversement. Un troisième volet suivra.

Sébastien Meier partage aujourd’hui sa vie entre l’écriture et le flamenco en Espagne. **CO**

biblio

Le Nom du père
Ed. Zoé, 2016.
Les Ombres du méfis
Prix Lilau 2015 de la Ville de Lausanne, Ed. Zoé, 2014.
Wagner #1
Ed. Paulette, 2010.
Signé Thomas Adrien
Paulette, 2009.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l’Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO DR